

Tout d'abord, j'aimerais que vous vous présentiez un peu : votre nom, votre âge, le lieu où vous avez grandi.

Je m'appelle Marianne Peiffer et suis originaire d'Erpeldange, près de Wiltz. J'aurai bientôt 89 ans.

Pourriez-vous brièvement me présenter vos parents ? Que faisaient-ils et quelle était la composition de votre famille ? Aviez-vous des frères et sœurs ?

Nous étions 3 enfants, j'avais 2 frères. Mais tous deux sont déjà décédés. Mon père, Theo Peiffer, travaillait à la tannerie à Wiltz. Ma mère était femme au foyer. Son nom de jeune de fille était Hermes.

Lorsque les Allemands ont envahi le pays en 1940, j'avais 7 ans.

Quels sont vos souvenirs de cette époque ?

L'armée allemande est arrivée par la route principale avec ses attelages de chevaux. Toutes leurs charrettes étaient tirées par des chevaux. Ils n'avaient pas beaucoup de véhicules. Soudain, mon père a dit qu'il n'avait plus de tabac. Je n'ai pas réagi, mais il m'a envoyée en chercher au magasin. Je ne savais pas comment m'y prendre. Le magasin se trouvait sur la route menant à Weidingen, je devais donc grimper jusqu'au « Knupp », puis traverser la rue principale. À côté de l'école se trouvait une place remplie de soldats avec leurs casques et leurs fusils. J'étais morte de peur à l'idée de passer par là. Mais j'ai réussi à atteindre le magasin, et la commerçante m'a demandé comment mon père avait bien pu m'envoyer. Je ne l'ai pas laissée me toucher, parce que je tremblais de peur. Elle m'a donné du tabac bien que je n'aie pas d'argent sur moi. À l'époque, on avait une ardoise. Ensuite, il a bien fallu que je retourne à la maison. Ces fusils me faisaient si peur que je suis rentrée chez moi en pleurs. Mais l'essentiel, c'est que mon père avait son tabac. C'était le début. Tout à coup, le bruit a couru que les Allemands avaient confisqué un cheval à chaque paysan. À l'époque, les paysans se servaient des chevaux pour travailler dans les champs. Ils ont donc dû réapprendre aux bœufs à travailler avec un attelage.

Comment votre quotidien a-t-il changé après cette journée ?

Un Allemand nous donnait cours. L'institutrice était malade. Lorsqu'il arrivait dans la classe, nous devions nous lever et faire le salut hitlérien. En ce temps-là, les enfants allaient à l'école primaire jusqu'en 8^e. Les élèves de 7^e et 8^e ne se pliaient pas toujours à ses instructions. Son visage rougissait de colère, mais il ne pouvait pas sévir – bien qu'à l'époque, les châtiments corporels étaient encore autorisés à l'école. Nous étions assis dans les premiers rangs et nous nous marrions. C'est ainsi que ces temps ont passé, mais c'était une période difficile pour les petits. Les grands n'ont pas appris grand-chose.

Qu'en était-il de l'approvisionnement alimentaire ? Il existait ces cartes de rationnement.

Mon père avait 3 enfants et était ouvrier. En 1942, lorsque les hommes ont été abattus à Wiltz, l'obligation générale de rejoindre le « mouvement » a été décrétée dans l'usine. Tous ceux qui n'y adhéraient pas étaient renvoyés. Mon père a été l'un des premiers. Et ensuite ? Comment allait-il nourrir sa famille ? Nous avions 1 vache, 2 chèvres et 2 porcs. Il a dit que nous devions construire une extension derrière la maison pour accueillir 2 autres vaches. Et c'est ce que nous avons fait. Notre mère faisait du lait et du beurre, et j'apportais chaque semaine des petits paquets de beurre de 250 g aux familles plus aisées. Mon frère, qui avait déjà terminé ses 8 années d'école, était à la maison et a suggéré à mon père d'atteler le bœuf. Ils ont habitué le bœuf à l'attelage avec une vache pour qu'il apprenne à effectuer les travaux. Nous n'avions pas beaucoup de terres. Mes parents sont allés

ameubler le sol à la houe et planter du sarrasin là où les haies avaient été enlevées. En automne, le sarrasin était récolté, puis battu chez un paysan. Il mettait un sac sur son vélo et allait à Enscherange chez un paysan qui s'en chargeait pour lui. Ma mère avait ainsi toujours suffisamment de farine. Nous n'avons pas souffert de la faim à l'époque. Avant d'aller à l'école, nous recevions toujours des quenelles de farine de sarrasin appelées « Stäerzelen ». Ma mère faisait également le pain elle-même. Une fois, il y a cependant eu un petit incident à ce niveau. Derrière notre maison, il y avait un grand rocher. À l'époque, les jeunes hommes étaient réquisitionnés. C'était au moment où mon père s'est fait renvoyer. À environ 150 mètres de notre maison, certains se cachaient dans de petits bunkers. L'un de nos cousins s'y cachait aussi avec sa famille. Quand il a appris que nous avions du pain, il est venu nous demander s'ils pouvaient en avoir. Ainsi, chaque semaine, ma mère leur préparait un pain et mon père le lui tendait la nuit par la fenêtre. Un jour, alors que nous étions à l'école, un groupe de nazis est venu et a fait ses exercices. Ma mère s'est évanouie, pensant qu'ils venaient nous chercher à cause de ce que mon père avait fait. C'en était fini avec le pain. Mon père ne voulait plus causer de souci à ma mère. Nous recevions des vêtements devenus trop petits pour les autres. Nous, les enfants, ne manquions de rien. Mais quand je repense à tout ce que mon père a fait, j'ai un immense respect pour lui. Il ne gagnait en effet plus un rond. Et puis, c'était la guerre.

Vous avez parlé de votre cousin qui était lui aussi caché. Avez-vous d'autres membres de votre famille qui ont dû se cacher ou qui ont été réquisitionnés et ont répondu à l'appel ? Avez-vous été, vous ou votre famille, concernés par l'enrôlement de force ?

Je me souviens qu'au moins 4 de mes cousins ont été réquisitionnés. L'homme qui allait devenir mon mari a connu le même sort. Il avait quelques années de plus que moi. Blessé au combat, il a été mis en congé. Après cela, il n'y est plus retourné et s'est caché auprès de petites familles. Ils étaient quatre dans la grange. L'un d'entre eux fumait beaucoup, et subitement, les voisins se sont mis à parler. Mais ils n'ont rien révélé à l'extérieur, c'est-à-dire qu'ils ne les ont pas dénoncés. Ils ont cependant dit à la famille d'être prudent. Mon mari allait chaque jour à l'étable pour traire les vaches. Ils n'avaient pas trop peur, ils avaient un toit au-dessus de la tête.

Quand il était caché, mais aussi avant, lorsqu'il a été blessé et qu'il était au front – en avez-vous beaucoup parlé par la suite ?

Il n'a jamais voulu en parler. Quand le sujet était abordé à la télévision, il se mettait toujours à pleurer et éteignait le poste. Il avait encore des éclats dans le dos et dans le bras, qu'on ne pouvait pas lui retirer parce qu'ils se trouvaient au niveau d'une veine. Il était devenu aveugle d'un œil. La guerre l'avait bien handicapé.

Vous souvenez-vous de septembre 1944, c'est-à-dire de la 1^{re} libération du Luxembourg, lorsque les Américains sont venus pour la 1^{re} fois ?

La moitié du village se trouvait à Erpeldange, près du magasin. Quand ils sont arrivés, nous les avons salués comme des fous. Ils lançaient du chewing-gum et du chocolat par la fenêtre, et nous étions fous de joie. Une Jeep transportant 4 Américains et qui se dirigeait vers Eschweiler a été abattue dans la forêt. Le village a bien sûr été sous le choc en apprenant cette nouvelle. Il fallait redoubler de vigilance. Lorsque les Allemands se sont retirés, certains d'entre eux se sont cachés dans les bois. Mais de nombreux nazis luxembourgeois se sont également rendus avec toutes leurs affaires en Allemagne. Nous pouvions les observer depuis notre maison, dans la rue. Un jour, de nombreux chars se sont pointés. Nous n'en avons jamais vu. Ils ne cessaient d'affluer. Ils remontaient en direction de Dirbach. Après le magasin, ils devaient prendre un virage. Derrière les maisons, il y avait des pâturages. Nous, les enfants, nous avons couru dans la rue parce que nous voulions du chocolat. Lorsque les cours ont commencé, nous n'étions pas à l'école. Au bout d'une demi-heure, nous nous

sommes mis en route, et la maîtresse nous a donné une fameuse punition. Mais il n'y a pas eu de châtement corporel. Nous avons décidé de ne pas écrire la punition. Voilà comment nous avons vécu ce moment.

Vous avez raconté la situation quand les Américains ont débarqué au mois de septembre. La bataille des Ardennes a commencé 3 mois plus tard. Vous souvenez-vous de la façon dont elle a débuté ? Comment avez-vous appris le retour des Allemands ?

Depuis notre maison, nous avions vue sur la rue. Les Américains y ont creusé une tranchée, qui est devenue une de leurs bases. Alors que l'offensive se rapprochait, mon père a dit que nous ne pouvions pas rester chez nous parce que nous habitons juste en face de cette base. Mon père a emballé du jambon et du pain, et nous sommes partis en charrette en direction de Winseler. Nous y avons passé la nuit dans une grange. Beaucoup d'habitants de Wiltz s'y trouvaient également, et chaque nuit, les gens se relayaient pour monter la garde à l'extérieur. Le dernier guet a aperçu des têtes et des fusils plus loin dans la forêt, et mon père a décrété que nous rentrions à la maison. C'était avant que l'offensive atteigne Wiltz. Nous sommes donc arrivés à Wiltz, où les Américains nous ont envoyés derrière un mur pour nous protéger des tirs. Un Luxembourgeois s'est amené et nous a dissuadés de nous rendre à Erpeldange dans ces conditions. Il nous a conseillé de nous cacher dans une cave. Nous nous sommes donc retrouvés dans la cave de la famille Clarens. C'était une famille aisée qui possédait un entrepôt de denrées alimentaires. Je leur avais souvent apporté du beurre auparavant. Mais nous n'étions pas les seuls occupants de cette cave. Elle abritait au moins 2 autres familles. La nuit, nous ne fermions pas l'œil. Tout le monde parlait ensemble. Un matin, vers 10 heures, la trappe de la cave s'est ouverte, et le doyen de Wiltz est descendu. Il nous a dit que les Allemands étaient de retour et que la distribution de tickets de rationnement avait repris. Mon père a demandé si nous pouvions rentrer à la maison. Il a répondu par l'affirmative et a dit que tout était calme. Les Allemands étaient de retour et les Américains avaient été faits prisonniers. Nous avons donc emballé nos affaires avec l'intention de rentrer chez nous. Quand nous sommes sortis, il y avait encore des Américains de l'autre côté, au niveau de la Foulerie. Ils ont dû penser que nous étions allemands et nous ont tiré dessus. Le projectile a touché le mur juste à côté de nous. Sur ce, nous sommes redescendus à la cave. Au bout d'une heure environ, la situation s'était à nouveau calmée et nous avons pris le chemin de la maison. Nous n'étions pas loin d'Erpeldange. Plus bas à Weidingen, il y avait un raccourci vers notre maison. Mon père a toutefois préféré rester sur la route principale parce qu'il pensait que c'était plus sûr. Il y avait des Allemands partout avec leurs mitrailleuses. L'un d'eux a pointé son fusil sur nous lorsque nous nous sommes approchés. À côté de nous, un Allemand se déplaçait avec une charrette. Mon frère lui a directement prêté main-forte. L'Allemand à la charrette a fait signe à l'Allemand à la mitrailleuse de reposer son arme. Nous étions terrifiés. Nous n'avons pas connu d'autre incident sur le reste du chemin, mais en arrivant à destination, nous avons vu qu'un obus était tombé juste à côté de notre maison. La maison était dans un sale état. Il nous fallait donc en tirer le meilleur parti. Nous avons dû descendre à la cave, car les Allemands occupaient notre maison. La Croix-Rouge était également postée chez nous. À côté de notre maison, les obus éclataient de partout. Nous sommes donc allés dans la cave d'un voisin, où nous n'étions pas seuls non plus. Nous dormions sur des betteraves. Ma mère avait récupéré du linge de lit de la maison. Cette cave a été notre refuge pendant 4 semaines. Nous n'y restions cependant que la nuit. Pendant la journée, nous pouvions réintégrer la cuisine de notre maison. Les Allemands s'étaient appropriés les chambres à coucher et le salon. Dans le salon, ils avaient placé des bouts de chandelles sur un buffet. Mon plus jeune frère en a chipé un sans que personne ne le remarque. Puis, il en a pris un autre. Un Allemand a surgi et l'a grondé. Il lui a dit que s'il s'avisait d'en voler un autre, il serait fusillé. Il a failli mouiller son pantalon. Ma mère leur a donné un petit paquet de beurre pour les calmer. Tout est ensuite rentré dans l'ordre. Ils nous ont même donné de la pâte à tartiner aux noisettes. Nous étions

plus que ravis. La nuit, dans la cave voûtée, nous n'entendions pas beaucoup les bruits de tirs. Nous avons vécu dans ces conditions pendant un mois. Notre mère lavait le linge dans le ruisseau. En plein hiver ! C'est dire le courage dont faisaient preuve les femmes à l'époque. Il n'y avait pas de place dans la maison et, bien sûr, pas d'électricité ni d'eau courante. Chacun avait un puits. On était déjà content de pouvoir en tirer de l'eau pour la faire bouillir, car c'était de l'eau propre. Ce n'était pas une période facile.

Quelle était la situation à Erpeldange après la bataille des Ardennes ? Quel est votre souvenir du village ? Car beaucoup de choses avaient été détruites.

Après la guerre, je me suis demandé comment cela se passerait si je devais sortir avec les vaches. Partout, il gisait des membres, des têtes, des fusils, des munitions. C'était horrible. Vous auriez dû voir ça. C'était tout simplement épouvantable. Voir une telle chose avec des yeux d'enfant, c'était terrible. Ces images me restent encore en tête aujourd'hui. Cela faisait tellement peine à voir. Les vrais paysans n'étaient plus là. Les Allemands avaient abattu leur bétail. Lorsqu'ils sont revenus, ils n'avaient plus rien. Une de mes amies m'a raconté qu'ils avaient retrouvé leur maison complètement vide. C'était une grande ferme. Ils leur avaient tout pris. Il fallait bien que l'armée vive. On pouvait en quelque sorte les comprendre. Eux non plus n'avaient rien.